

Mémoire nomade au T/50

VENDREDI 16 SEPTEMBRE 2011

[Rosine Schautz](#) [1]



GENEVE • Jacques Probst dit la prose transsibérienne de Blaise Cendrars, avec les percussions de Pierre Gauthier comme seuls bagages à main.

Journaliste:

Rosine Schautz

En voiture pour *La Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars, qui circule jusqu'au 2 octobre au Théâtre T/50 à Genève! Jacques Probst, comédien qu'on ne présente plus, mais surtout et avant tout poète et écrivain, dit une fois encore ce texte non seulement en bourlingueur imprégné des mots sibériens, mais aussi en homme sensible, en connaisseur, en homme de terrain. Accompagné par une sobre batterie noire au son mat et précis qui répercute la mélodie des mots, Probst devient l'interprète d'une véritable partition. Dans les deux sens du terme: partage de savoirs – la musique et les mots – mais aussi texte musical transposé, sonorisé, «battu», comme on le dit d'une pulsation.

Au fil des ans et des versions, Probst a aiguisé sa connaissance du texte. Il le restitue de manière magistrale, rodé par les aléas de la vie, les brusques bifurcations, les grands coups de frein dans les lignes droites. *La Prose...* raconte tout cela, au point que parfois on ne sait plus si c'est Probst qui parle ou Cendrars, ou le train qui simplement hurle et grince à toute berzingue.

Un texte musical

Voyageur averti et aventurier, Blaise Cendrars (1887-1961), de son vrai nom Frédéric Louis Sauser, a publié ses premiers poèmes en 1912, *Les Pâques* qui deviendront *Les Pâques à New York* en 1919, sous le pseudonyme de Blaise Cendrars, manière d'attirer d'emblée l'attention sur les braises et les cendres, contraires nécessaires à toute vie sans cesse réinventée. A la vie qui brûle, qui consume, qui se consume.

Cendrars abandonnera ses études à 16 ans pour courir le monde, en commençant par la Russie et l'Extrême-Orient. C'est ce voyage-là qui lui inspirera *La Prose du Transsibérien*. Texte plus vrai que nature, brut, parfois brutal, mais surtout «musical» – formellement dédié voire dédicacé aux musiciens – dont l'écriture syncopée transcrit sinon des paysages ou du quotidien vu à hauteur de voie ferrée, du moins des sensations, les siennes et finalement les nôtres, dans un vrac distribué avec générosité.

Prose en situation

Le décor? Une batterie sur un tapis oriental à dominantes rouges, ces rouges dont parle constamment cette traversée transsibérienne qui dit le feu et le sang, qui décrit aussi les «sept gares», l'«or mielleux des cloches», et tous les lieux improbables où l'on s'arrête pour mieux aller de l'avant. Un homme, derrière les

cymbales, les toms et la grosse caisse, sort un petit balai discret et joue en «sous-texte», renvoie, répète, soutient les mots prononcés. On est soudain dans une photo sonore en noir et blanc. Lumière tiède, aimante, rais de soleil simulé.

Debout, Jacques Probst, chemise noire rayures tennis. Les manchettes empesées au-delà des poignets. Debout devant un micro de jazzman. Presque déjà jazzman au Village Vanguard... Un verre d'eau à boire à portée de main pour scander physiquement le texte prononcé.

Poésie «slamée»

Le concert commence. Car il s'agit bien d'un concert: Probst est une sorte de saxophone, c'est-à-dire un instrument à vent rempli de mélodies tristes et gaies, et Pierre Gauthier, son accompagnateur, sa caisse de résonance, le «répercuteur» des paroles émises, l'ami qui fait tenir debout. L'un parle, l'autre aussi. L'un chante son récit, ses souvenirs comme une mélodie, l'autre le suit. Quelques personnes dans ce petit T/50 (pour ses 50m2), mais un public concentré sur la prose élégante et rauque de Cendrars. «Dis, sommes-nous bien loin de Montmartre?» Probst lève les yeux vers les *sunlights*, baisse la voix, et se répond, reprend son récit, reprend le train pour Kharbine.

Quelques phrases se perdent dans les volutes... «Je suis couché dans un plaid / Bariolé / Comme ma vie», «Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons / Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores sous la pluie» ou encore «Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages», phrases qui, sorties volontairement de leur contexte feront écho à certains vers de Rimbaud, certaines emphases d'Albert Cohen ou certaines affirmations iconoclastes de Lévi-Strauss...

Ce roman-poème fait mouche, encore et toujours. Pourquoi? Parce que nous avons oublié ce qu'est la poésie, le texte poétique, cette prose presque déjà «slamée»? Parce que nous avons enterré par inadvertance nos 16 ans et nos rêves de voyages par-delà les steppes? Ou parce que finalement nous avons vraiment négligé toutes les Jehanne de France, tous les Montmartre, toutes les légendes de Novgorod? Plus simplement parce que ce spectacle minimaliste et parfaitement réglé donne envie de lire Cendrars in extenso, et de partir immédiatement *user* le monde.

«La Prose du Transsibérien», jusqu'au 2 octobre, ma-sa 20h30, di 18h, lundi relâche, Théâtre T/50, 11bis ruelle du Couchant, Genève, rés. 022 735 32 31, www.t50.ch [2]

Le Courrier

[Scène\(900\)](#) [3] [Culture\(6039\)](#) [4] [Théâtre\(447\)](#) [5] [Rosine schautz\(12\)](#) [6]

Vous devez être [loggé](#) [7] pour poster des commentaires